

fonction de votre paternité spirituelle a été d'accumuler en elle toutes les amertumes et toutes les douleurs de ses enfants.

En présence de cet épouvantable conflit, vous ne pouviez pas et vous n'êtes pas, comme on l'a répété à tort, resté neutre. Peut rester neutre le souverain qui a des sujets n'appartenant qu'à une nation. Mais vous, vous en avez des millions de tous les pays, de toutes les langues et de toutes les nations. De plus, celui qui veut se montrer neutre dans une querelle y reste étranger et indifférent, désintéressé même de la question. Mais vous, vous avez pris une part très active et un anxieux intérêt aux discordes et aux conflits qui déchirent la famille chrétienne—l'intérêt et l'anxiété du père qui souffre de voir ses fils se quereller et s'attriste de ne pouvoir les réconcilier.

Votre attitude n'était donc pas une froide neutralité, mais l'impartialité du père qui voudrait qu'il n'y eût, parmi ses enfants, ni vainqueurs ni vaincus, mais seulement le doux lien de la fraternité resserré par le sentiment de la justice, du respect mutuel et de l'amour réciproque. Mis, dès le début de votre pontificat, dans la triste réalité du désaccord, vous avez bien compris quelle devait être votre mission; et vous vous êtes appliqué à la remplir avec un zèle apostolique, une sollicitude pastorale, une affection et une charité vraiment paternelle. Vous avez conseillé à tous la mansuétude et la douceur. Vous avez donné de sages avis, invité le peuple fidèle à la prière et à la pénitence, afin que le ciel inspirât aux princes et aux nations des sentiments de paix. Vous avez essayé, par tous les moyens et de toutes les façons, d'amoindrir les conséquences funestes d'une si grande désolation. Ce n'est pas, cela, du désintéressement, ni de l'indifférence, mais de la compassion, profondément et vivement sentie, pour les souffrances de tous, en même temps qu'un désir très ardent et un effort constant pour en diminuer les effets et en hâter la fin.

Telle a été la note caractéristique, triste et glorieuse à la fois,

ALE

de jour, où, pour
ion au trône au-
e de votre céleste
e. Nous aurions
comme ceux qui
paix, d'amour et
ntérieur paisible
s temples sacrés,
r pour leur père

lévastatrice s'est
ort et les ruines,
et la faisant re-
bres de la barba-
se donnent réci-
êtes fauves. Les
nantes. Des fleur
r florissantes et
monstres qui vo-
mer qui baigne
aces. Tout n'est

mille chrétienne,
er jour de votre
nts de peuples et
que la première

— Nous sommes
qui eût dû venir
it si justes et si